

SOUFFRANCE ET LIBERTÉ DANS *UNE ODEUR DE HENNÉ* DE CÉCILE OUMHANI

YOLANDA JOVER SILVESTRE
Universidad de Almería

Cécile Oumhani est professeur à l'université Paris XIII. Auteur d'un recueil de nouvelles *Fibules sur fond de pourpre*, et de plusieurs recueils de poèmes: *A l'abside des hêtres*, *Loin de l'envol de la palombe*, *Vers Lisbonne*, *Promenade déclive* et *Des sentiers pour l'absence*. Son dernier ouvrage et premier roman *Une odeur de henné* a été publié en août 1999 (Editions Paris-Méditerranée) en Tunisie. L'univers de ces oeuvres est incontestablement méditerranéen, mais sans être défini par un pays en particulier. C'est le sud analysé, décrit, souffert dans toute sa splendeur. Parfums, couleurs, et drames de pays en voie de développement, où a la fois il fait bon vivre et où l'on étouffe, que l'on aime et que l'on hait en même temps, d'où l'on veut fuir et loin desquels il est impossible d'être heureux.

Kenza est une jeune femme bien particulière. Excellente écolière, étudiante douée, elle devient médecin et exerce dans son village, mais les relations qu'elle a avec ses frères, les hommes en général, et ses propres parents font que sa vie devienne un enfer. Kenza est seule à lutter contre tous, c'est ce chemin vers la liberté que Cécile Oumhani, veut déchiffrer. Le personnage est difficile à cerner et les souvenirs d'enfance, souvenirs souvent durs et traumatisants à la limite du supportable, qui s'imbriquent dans le récit comme les célèbres poupées russes, font de l'écriture de l'auteur une écriture qui touche profondément et émeut.

Kenza, qui méprise ses frères, limités intellectuellement et superficiels, est terrorisée par les hommes, tous les hommes, sauf son père instituteur au village et qui semble être différent de tous les autres. Comment en est-elle arrivée là? Enfant, elle est bizarre aux yeux de tous:

Elle cherche l'odeur de l'école, le contact du papier au bout de ses doigts et la métamorphose chaque fois renouvelée, le miracle des lettres qui s'étendent avec leurs espaces étranges

au bout de la page [...] Elle s'impatiente quand tout s'arrête parce qu'ils ne comprennent pas. Elle se retourne vers le reste de sa classe, son bras sur le dossier du banc, piaffant du désir d'avancer toujours plus loin. Elle ne devine pas encore ce que cache le sourire qui s'inscrit sur leurs lèvres. (Oumhani, 1999: 18-19).

Ses parents sont fiers de leur fille, mais ils considèrent qu'être intelligente n'est pas une excuse pour n'être plus femme, ou future femme. Kenza sait ce que cela veut dire: études oui, mariage aussi. La petite fille qu'elle est observe longuement ces femmes qui semblent heureuses dans leur rôle secondaire au sein de la famille. Elles se réunissent entre-elles, bavardent, rient, et ne veulent pas savoir que, au-delà des murs de leurs maisons il existe une autre vie, la vie que l'enfant pressent comme un autre monde, et qu'elle nomme dans sa tête *l'autre pays*:

Si elle montait les quelques marches passées à la chaux qui mènent à la terrasse, elle rejoindrait l'autre pays, celui qui sommeille entre ciel et terre [...] Oui, elle prendra son essor et franchira les contreforts de l'autre pays. [...] Elle irait dans l'autre pays car elle connaissait le sort réservé à ceux qui choisissaient de l'ignorer, en s'enracinant plus bas, là où le regard n'embrassait que le village et rien d'autre. (Oumhani, 1999: 18-17).

Rêves de fillette? Plus qu'un rêve c'est une certitude qui va faire son chemin dans l'esprit avide de liberté de l'enfant, mais une idée terrible accompagne cette certitude: pour s'échapper vers cet autre pays, il faut souffrir psychologiquement et physiquement, il faut laisser en offrande des lambeaux de son corps et de sa raison; il faut saigner. C'est en saignant qu'elle deviendra libre, comme c'est en saignant que l'on devient femme. Le sang pour elle sera synonyme de liberté et non d'esclavage:

Et elle avait trébuché sur ces marches creusées par le pas d'habitants qu'elle n'avait pas connus, Son genou s'était ouvert et elle avait compris que c'était le prix de sa découverte et qu'il ne fallait souffler mot à quiconque... c'était le pacte qui la liait désormais à l'autre pays. (Oumhani, 1999: 17).

Et c'est toujours en se blessant que la petite fille, comme un accord fait avec le destin, croit gagner son droit à échapper à son propre pays, à la société qui ne la comprend pas, à sa destinée de femme:

Elle avait serré les dents pour ne pas pleurer, quand son pied nu avait heurté un morceau de ferraille... Engagement tenu, assurance de ces chemins entr'aperçus, loin du village. Après, elle avait essuyé le sang qui coulait à son pied, fascinée par la blancheur du tissu imprégné d'une nouvelle cartographie, qu'elle lut comme la promesse d'autres terres. (Oumhani, 1999: 67).

Le sang, dont l'odeur fade et écoeurante la révolte: sang du mouton sacrifié chaque année dans la cour de la maison pour la fête. "L'odeur du sang, de la mort [...] La fillette n'avait oublié ni le sang ni les morceaux de viande fraîche...". Le sang menstruel qui indique qu'elle est désormais et à jamais, malgré sa terreur, une femme avec tout ce que cela implique:

Odeur du sang, de ce sang qui allume les colères. Odeur de l'autre sang, quelques mois plus tard, celui que l'on doit cacher et qui suscita aussi l'émoi et les mises en garde. Elle passait désormais au statut de jeune fille qu'il fallait protéger, soustraire aux agressions... Une victime potentielle. (Oumhani, 1999: 67).

La seule façon d'échapper le plus longtemps possible à ce statut de femme dont Zina, sa mère, est si fière, c'est de faire de longues études. Et Kenza devient médecin. Les hommes continuent à être un danger pour elle car ils symbolisent le mariage. Elle sait que le danger viendra d'eux, et se tient très loin de leur présence. L'expérience vécue, enfant, dans le village de sa grand-mère est atroce, et laisse en elle une terrible blessure et une horreur dont elle ne pourra plus se défendre, car elle vivra la scène comme la négation de la femme comme être humain:

La chevelure de la jeune fille était répandue sur ses épaules, mais elle ne suffisait pas à cacher sa nudité. Son visage était rougi et gonflé. Les larmes coulaient sur ses joues déjà marbrées de traces grisâtres. Une nuée de mouches l'accompagnait, Des tripes de mouton entortillées autour de ses épaules retombaient sur ses seins et son ventre. Bleutés, verdâtres, les boyaux collaient à sa peau et dégageaient une odeur nauséabonde [...] "Dieu nous garde, c'est la petite mariée!" (Oumhani, 1999: 45-46).

La seule femme que Kenza admire c'est sa grand-mère Khadija, une bédouine veuve et qui, au grand scandale des autres paysans de son village, ne s'est jamais remariée. Libre et digne, cette femme si différente des autres femmes est idolâtrée par sa petite fille et c'est à elle qu'elle veut ressembler parce que c'est elle qui lui a enseigné la dignité. Être médecin n'implique pas que l'on n'est pas femme, et la famille voyant les années passer commence ses pressions sur la jeune fille. C'est le défilé des marieuses auxquelles Kenza dit non, au grand désespoir de ses parents. Le mariage c'est un mari, au mieux, indifférent:

Elle ne nomme pas l'homme qu'ils souhaiteraient tous qu'elle accepte. Seule son image apparaît, impérieuse, imposante, dressée sur un fond de crépuscule. Il est habillé pour sortir, et il ne réussit pas à masquer sa froideur derrière les lunettes de soleil. Elle suinte par tous ses pores... (Oumhani, 1999: 48).

Kenza ne prononce jamais le mot amour, le mariage n'a rien à voir avec ce sentiment. La femme est là pour mettre au monde les enfants, et s'occuper de l'homme qui en est le géniteur. Cuisiner, laver, étendre, repasser, ranger sont les seuls buts de l'épouse dans ce type de famille méditerranéenne. Et vieillir, s'alourdir:

Ainsi ils voudraient qu'elle reprenne le flambeau, qu'elle succède à cette femme dont elle connaît les formes amples et la taille tassée par des années de bons et loyaux services. (Oumhani, 1999: 48).

Mais le mariage c'est aussi des enfants. Ces enfants qu'elle n'aime pas parce qu'ils attachent la femme à jamais dans un foyer où elle n'est que l'esclave. Une esclave qui léguera à son tour à ses enfants la terrible injustice qu'elle doit souffrir toute sa vie: ses filles seront des épouses humiliées, ses fils des maris dédaigneux et hautains. Son père, qui lui a appris à aimer J. J. Rousseau, Victor Hugo, Gorki, Camus... Ce père cultivé et

aimant, se transforme (Kenza a près de trente ans) en un père autoritaire, qui semble avoir effacé le vernis culturel occidental:

Elle est à présent sa rivale. Il a plongé dans son passé d'homme humilié qui a réussi à la force du poignet. Il a suivi avec fierté les succès de sa fille, tant qu'il pouvait les faire siens. Mais elle n'a plus rien d'une enfant. Elle est une femme et il lui est insupportable qu'elle échappe au lot de ceux qui vivent ici. Elle a assez joué avec leurs façons de faire. Elle est médecin, Que veut-elle de plus? Le réduire aux yeux des autres, parce qu'il serait le père d'une vieille fille... (Oumhani, 1999: 63).

La seule façon d'échapper à ce châtement est de partir. Partir pour l'autre pays de ses rêves. Mais comment? Le seul homme que Kenza respecte c'est son ancien professeur de faculté. Lui sait ce que ces rêves signifient et lui propose un an d'études de doctorat à Paris. Ce qui semble la porte ouverte à la liberté va être le détonant, justement, du contraire. Kenza ne peut partir sans l'autorisation de sa famille. Alors commence le véritable chemin de croix de cette femme. Donnant-donnant; Paris contre sa promesse de fiançailles. Ce premier échec montre une fêlure dans le caractère entier de l'héroïne. Après une souffrance terrible, elle accepte le compromis, et étrangement, car le lecteur a l'impression qu'elle se laisse aller sans lutter. Cette contradiction du personnage va se retrouver dans la seconde moitié du récit, et si jusque-là le lecteur comprenait et participait, à partir de là la lecture va devenir plus singulière, plus compliquée, plus incompréhensible. Et de façon automatique, lui revient en mémoire un souvenir d'enfance qui donne son titre à l'ouvrage de Cécile Oumhani:

Elle revoit ces images qui marquèrent son enfance... Assises à même le sol, les *hannanas* dessinaient sur les mains et les pieds des mariées qu'elles avaient teints au henné. Elles y traçaient des dentelles d'antimoine, avec la mémoire d'épopées très anciennes. Les mariées méditaient le soir sur leurs paumes de cuivre, devenues l'aire de calligraphies dont seules leurs aïeules avaient la clef... Faudra-t-il qu'elle laisse le henné imprimer sa couleur et son odeur sur ses mains l'été prochain ou celui d'après? La vie ne serait qu'un contrat à remplir très loin de soi-même. (Oumhani, 1999: 67-68).

C'est donc décidé, Kenza va partir à Paris. C'est la seconde partie du livre. Les fiançailles ont lieu sous l'effroyable chaleur, et comme une litanie Kenza voit dans son imagination sa future vie d'épousée. Elle exécute ces femmes qui tournent autour d'elle et la félicitent d'avoir enfin plié le genou devant la tradition et d'être devenue normale, de rentrer dans leur groupe à elles moins brillantes, mais si fières d'être esclaves (c'est du moins ainsi que Kenza le ressent):

Le cercle s'ouvre pour la laisser prendre place, elle aussi... Il se refermera sans nul doute. Dans un an, peut-être deux. Le marié allumera la bougie rituelle et le village entier saura qu'elle est son épouse, que l'union a été consommée. Les femmes guetteront le changement de sa silhouette, et même avant, sa pâleur ou l'ombre d'un dégoût à ses lèvres... Elles seront soulagées lorsqu'elles verront son ventre s'arrondir. Alors le mâle aura confirmé sa puissance aux yeux des autres. Elle aura prouvé qu'elle était la génitrice qui manquait à sa famille. Et si le fruit tant attendu de leurs épousailles est lui aussi un petit mâle, combien d'autres réjouissances en perspective. (Oumhani, 1999: 80).

A Paris, Kenza se sent revivre. Tout est nouveau pour elle, elle savoure la liberté d'être elle-même sans peur, elle passe inaperçue sans avoir à se cacher. Elle se sent une femme enfin libre de ses mouvements et de ses pensées. Kenza visite Paris et les verbes employés par l'écrivain sont très expressifs: *elle chavire, elle découvre, elle contemple*. Si les habitants de son village ne l'intéressent pas, ici les gens qu'elle voit vivre autour d'elle éveillent sa curiosité et ses voisins de l'immeuble d'en face sont épiés par la jeune femme avec une avidité digne d'un scientifique. Pour elle c'est un autre monde, et le couple qu'elle voit de sa fenêtre est source de perplexité car, au fond elle ne comprend pas bien leur manière de vivre. Les autres étudiants de la cité universitaire, presque tous étrangers, sont aussi étranges pour Kenza, et tout l'étonne; leurs habits, leurs réactions, leur joie:

Les deux américaines des chambres en face la mettent mal à l'aise. Elles semblent si sûres d'elles. On les entend rire à gorge déployée depuis la kitchenette de l'étage où elles se font réchauffer des crêpes. Elles portent des jeans dont le bas a été effrangé et leurs mouvements expriment le plaisir qu'elles ont de leur corps, la facilité de leurs contacts avec les autres. (Oumhani, 1999: 94).

Le corps se montre et ces jeunes américaines en sont fières. Ne pas cacher son corps comme un objet honteux, un objet qui va provoquer le regard des hommes (ces hommes dont Kenza a si peur) et peut-être leur désir, est naturel pour elles. Pour Kenza montrer son corps c'est montrer qu'elle est femme, et pour elle c'est dangereux car c'est exposer aux yeux de tous, hommes et femmes, qu'elle est mariable, qu'elle est mûre pour avoir des enfants et donc intégrer le groupe des femmes mariées, groupe qui lui fait horreur. Ces jeunes américaines sont libres d'être et de se sentir femmes, leur corps leur appartient à elles seules. C'est d'être libres dans leur corps qui fait qu'elles sont libres dans leur tête, et que les relations avec les hommes ne sont pas faussées par l'idée qu'elles ne sont que des futures mères. Femme égale mère, il n'y a pas de place pour l'amour, d'ailleurs Kenza n'y pense même pas. Ce sentiment n'a rien à voir avec les hommes et les femmes. Ce sentiment n'existe pas pour la protagoniste, jamais elle ne s'y réfère. Elle sait, comme toutes ces générations de femmes avant elle, que le mariage n'a rien à voir avec l'amour, à la limite l'amour n'existe pas. Elle a changé un an de liberté contre une vie entière d'esclavage. Un an à Paris et toute une vie de malheur. Un an de tranquillité et de paix pour toute une longue suite de peur et de dégradations physiques et mentales.

Claire est une collègue de laboratoire et Kenza découvre à travers elle ce qu'est la vie d'une occidentale qui travaille, qui vit avec un homme qu'elle aime et qui la respecte. Claire emmène Kenza dans un café, la jeune femme est craintive, tous ces hommes lui font peur "Les premières fois, elle s'est sentie mal à l'aise, sourdement inquiète de leur présence. Ils ne pouvaient qu'être ivres, ils allaient forcément l'aborder, l'importuner." (Oumhani, 1999: 94), Claire ne comprend pas comment une jeune femme médecin peut être choquée par des hommes qui boivent un verre alors qu'elle a sûrement vu d'autres scènes plus terribles lorsqu'elle était aux urgences à l'hôpital, des scènes de vie et de mort autrement plus bouleversantes, et qu'elle démontre dans son travail une assurance à toute épreuve, mais Claire a bien du mal à comprendre Kenza. Plusieurs types de femmes paraissent dans l'oeuvre et la protagoniste les compare sans arrêt. D'abord sa grand-mère Khadija, femme forte et libre dans ses montagnes, puis sa mère Zina faible et totalement dépendante de son mari et ses fils, ensuite le groupe des femmes du village en général,

et les amies mariées et mères de famille, dont certaines souffrent déjà le rejet de leur mari. Celles-là devront s'effacer pour toujours, leur vie de femme, et d'être humain, étant terminée:

Le divorce de Jamila a été prononcé. Elle est revenue vivre chez ses parents, discrète comme une ombre. Aussi honteuse, a dit Zina, que si elle volait l'air qu'elle respire. Furtive, elle attend une fois par mois à la gare routière le car qui l'emmène vers ses enfants pour une brève visite dont elle revient à chaque fois plus secouée, plus pâle, plus vieille aussi... (Oumhani, 1999: 150).

D'autres femmes sont aussi victimes des hommes et de la société. C'est le cas d'une veuve que Kenza, petite fille, voit quitter le village sous les huées des femmes honnêtes. Comme la jeune mariée couverte de tripes de mouton parce qu'elle n'était pas vierge, la veuve qui a eut un bébé après la mort de son mari est repoussée ainsi que ses enfants et doit partir. La description est terriblement émouvante, et Kenza est à nouveau traumatisée de voir une femme dans une situation aussi barbare:

En fin de matinée, elle entendit des cris stridents s'élever d'une des venelles. Cris stridents qui déchaînaient à leur tour le tumulte des femmes [...] C'était la veuve qui remontait péniblement la venelle au sol balafre d'arêtes de pierre. Elle était accompagnée de ses enfants, si proches en âge qu'on avait du mal à reconnaître les aînés des cadets. Il y en avait cinq qui marchaient autour d'elle [...] une petite qui devait avoir six ou sept ans, tenait dans ses bras le nouveau-né enveloppé dans du tissu molletonné. Elle copiait déjà à merveille les gestes des mères qu'elle avait vues s'occuper d'un nourrisson. Le cortège avançait dans la venelle, ouvrant sur son passage la cohorte hurlante des commères. —Si c'est pas malheureux de voir ça! Regardez-moi cette traînée! Un enfant qui n'aura même pas de nom!

La veuve avançait, amaigrie, courbée. Au moment où elle passa près de l'enfant, elle leva la tête. Ses cheveux s'étaient dénoués et répandus sur ses épaules. Ils étaient striés de gris. L'enfant croisa ses yeux noirs, immenses, remplis par le vide. Elle n'offrit pas une larme à la haie des commères réunies pour assister à son départ. (Oumhani, 1999: 122).

Enfin, il y a aussi les femmes orientales et occidentales qui vivent à Paris, et qui sont pour l'héroïne une source d'étonnement et l'objet d'une étude presque scientifique. Ces femmes si différentes entre-elles sont presque toutes des femmes libres, en apparence du moins, et que Kenza dissèque soigneusement comme un insecte sous un microscope: Claire, femme qui gagne sa vie sans être aux dépends d'un homme, Simone française mariée avec le cousin de Sami, et qui a une vie très heureuse avec son mari et ses enfants, et Fatén et Badia, deux Égyptiennes si dissemblables. Toutes ces femmes ont une histoire, toutes sont des femmes intelligentes et pourtant chacune réagit différemment. Fatén est chercheur comme Kenza, mais l'année passée en France lui fait prendre la décision terriblement déchirante de ne pas revenir dans son pays, tout en sachant qu'elle ne reverra plus jamais ni sa mère qu'elle adore, ni sa petite soeur qui a perdu la bataille contre son frère, extrémiste musulman, et qui va épouser l'homme choisi par lui:

Ainsi Faïza est vaincue. La petite soeur boute-en-train a renoncé au rire et à la joie de vivre. Elle a découvert la vérité, dit-elle. Elle a compris leurs erreurs passées, grâce à

leur frère, un homme si bon, si généreux avec sa famille. Ses études? Elle les a abandonnées. Et voici la nouvelle... Elle s'est fiancée très officiellement avec un ami de leur frère, celui que Faten n'a sûrement pas oublié, celui qui est si savant, si cultivé. Elle va maintenant se préparer à son rôle d'épouse et de mère. C'est pourquoi elle a cessé d'aller à l'université. (Oumhani, 1999: 138).

Cette nouvelle accablante fait une forte impression sur la jeune femme et son corps réagit en vomissant. Ce vomissement (symboliquement elle rejette tout ce qui lui fait mal, tout ce qui est laid et sale) l'aide à prendre sa décision:

...secouée par des spasmes qui lui arrachent le contenu de son estomac. Elle tire la chasse, soulagée enfin de son malaise. L'eau fraîche aspergée sur son visage la rend à Paris et à l'été. Quand elle rejoint sa table à la terrasse, elle sait qu'elle ne retournera pas au Caire. (Oumhani, 1999: 140)

L'autre personnage, Badia, est une jeune femme qui ne subit aucunement l'influence de Paris et son mode de vie et de pensée. Camarade d'études de Faten et qui l'a connue toujours ainsi: tunique et foulard, Badia est aussi étudiante en doctorat mais son séjour à Paris se limite à étudier sans aucune curiosité pour la vie et les gens qui l'entourent. Sa vie est tracée d'avance, et sur ce chemin sans imprévus, il n'y a pas de place pour autre chose que ce qu'elle sait, ce qu'elle croit la voie de son Dieu:

C'est chez elle qu'elle fait la connaissance de Badia. En entrant dans la petite chambre, elle est étonnée de rencontrer une jeune femme revêtue de brun, dont la tête est enveloppée d'un grand foulard blanc. D'autres ont adopté la même tenue à Benissa, mais elle ne leur a jamais parlé. Autour d'elle, on a toujours souligné que ces vêtements n'appartenaient en rien à leurs traditions [...] Badia a une petite figure étroite dont le foulard accentue encore la minceur. Elle ne sourit guère, mais ses gestes ne sont pas dépourvus de douceur. (Oumhani, 1999: 95).

Quant aux hommes du roman, ils sont partagés en deux groupes bien différents: les orientaux et les occidentaux, exactement comme les femmes. Les orientaux: les hommes du village ignorés par Kenza (elle ne salue personne dans la rue sauf Hamza, un peu simple d'esprit et muet, qui ne représente aucun danger pour elle), ses frères qu'elle déteste et qui le lui rendent bien (elle est plus intelligente que eux, et elle a un métier honorable), son père qui ne peut se défaire de ses préjugés malgré sa culture occidentale, et son fiancé Sami qu'elle juge sans complaisance et dont elle a peur. Les Européens sont une source d'étonnement pour elle: Stéphane chercheur au laboratoire et qui vit avec Claire est un homme moderne, qui assume (chacun son tour) les travaux ménagers, ce qui étonne beaucoup Kenza qui se l'imagine mal en train de cuisiner, Ali le cousin de Sami qui vit à Paris et qui s'est parfaitement adapté à la vie en France bien qu'il n'ait pas renoncé à certains objets comme les tapis, les poteries qui lui rappellent son pays (ce sont d'ailleurs les seules concessions à son vécu antérieur), et enfin Jacques le peintre. A Paris, Kenza connaît un autre type masculin, mais elle se méfie de tous les hommes en général. Pourtant c'est là qu'elle découvre l'amour et le désir physique. Et c'est pour y avoir succombé que Kenza va réagir comme elle le fait depuis sa plus petite enfance: en se mutilant physiquement. C'est par la douleur de son corps martyrisé et à la vue de son sang qui coule, sang purificateur, qu'elle trouve le courage continuer à vivre:

Dans la frénésie de sa réflexion, elle a brisé le verre dans lequel elle vient de boire son café. Elle a coincé les morceaux dans sa paume et serre les dents pour nier sa douleur qui monte, aiguë, profonde, comme l'autre qui vient de plus loin encore. Serrer, serrer encore, jusqu'à ce qu'il devienne possible de croire qu'il n'y a qu'une seule et même douleur en elle, celle du verre qui s'est enfoncé dans sa paume. Le sang coule entre ses doigts crispés et descend le long de son poignet, tandis qu'elle se met à hoqueter quelque part entre le rire et les sanglots [...] Elle scrute le sang qui étoile son poignet en longues coulées écarlates... (Oumhani, 1999: 95).

Oublier ses fiançailles avec Sami, c'est nier sa famille et son pays. Se laisser aller à l'amour c'est retrouver en elle l'atroce souffrance de ces femmes rejetées dans l'oubli social, mortes-vivantes pour le clan qui les condamne à jamais. L'éducation de Kenza, malgré sa révolte et son séjour à Paris, est trop forte pour lui laisser ne serait-ce qu'un infime espoir de liberté. Puisqu'elle est femme et que Jacques la désire, la seule solution que le personnage trouve à son problème c'est d'accomplir un acte, qui parce qu'il est irréversible (du moins au moment où elle le fait), va la protéger des autres, la cacher, l'aider à passer les jours qui lui restent à Paris sans avoir à utiliser sa force ni son courage. Cet acte désespéré, mais facile à comprendre, c'est sur elle qu'elle va l'accomplir, elle veut détruire à jamais ses rêves de bonheur car elle croit, étant femme, n'être pas faite pour cela:

Elle se veut aveugle pour les repousser, pierre pour l'oublier, sable brûlant pour sécher et dissiper ses larmes qui reviennent. Il faudrait qu'elle ait mal, que la chair soit blessée, punie comme sa paume l'autre jour. Elle saisit une mèche de ses cheveux qu'elle tire jusqu'à éveiller une douleur sèche qui irradie vers l'oreille. Puis elle glisse les ciseaux très loin et tranche, attentive au crissement sourd des cheveux qui cèdent au mouvement répété des branches qui s'ouvrent, se referment...le lavabo est plein de ces mèches noires, pétales brisés pour trop de bonheur et de mouvement refusé [...] Plus moyen de sortir tête nue, le crâne ainsi semé de touffes de cheveux. Une punition dont elle n'aura de compte à rendre à personne... le foulard parlera de lui-même [...] Elle veut tout juste avoir la paix, que tout redevienne comme avant, quand il n'y avait que les études et rien d'autre. (Oumhani, 1999: 1309).

Pour se protéger de ceux qui ne savent pas, ne comprennent pas, Kenza s'isole et refuse tout contact avec ses amis. Le foulard et son attitude sont un mur infranchissable qui non seulement décourage les autres, mais qui l'empêche elle-même de s'échapper. Toute sa volonté est exclusivement axée sur sa thèse et la soutenance. Après elle pourra repartir dans son pays pour se couler dans le moule que sa famille et son fiancé lui ont préparé.

La troisième partie du roman commence avec l'arrivée de Kenza à l'aéroport. Les nouvelles sont tristes, sa grand-mère est morte pendant son absence, et pour ne pas la troubler, on lui a caché cela, c'est le premier choc. Ensuite sa famille et son fiancé sont scandalisés de la voir avec le foulard, là aussi le vêtement est protection, presque déguisement qui la cache de ceux qui lui font peur. Comment expliquer cette folie?

Comment dire ce qu'elle a vécu? Elle imagine leur air horrifié, si elle faisait glisser son foulard sur ses épaules pour dévoiler son crâne parsemé de mèches folles. Il y aurait ensuite son silence, lorsqu'il faudrait répondre à leurs questions. Peut-elle trouver des

mots pour raconter ses hésitations, son trouble, en côtoyant d'autres gens, une manière d'être si différente? (Oumhani, 1999: 141).

Sa décision est prise quant à Jacques. Cet amour, elle s'efforce de l'effacer définitivement de sa vie, elle ne répond pas aux lettres qu'il lui adresse. Orgueilleusement, elle fait table rase de ce sentiment, mais c'est toujours en se blessant physiquement qu'elle paye cette dette. A la blessure sentimentale, il lui faut ajouter quelques gouttes de son sang pour bien exorciser ce qui lui fait mal.

Sans même ouvrir l'enveloppe, elle se met à la découper lentement, minutieusement. Les morceaux glissent de ses genoux puis tournoient un court instant avant de se poser sur le carrelage. Malgré elle, elle a aperçu les couleurs, ces verts dont il se régalaient en peignant [...] Elle ravale un petit cri, lorsqu'au bout de son index le sang a perlé. Prestement, elle porte son doigt à sa bouche et fait taire cette voix qui allait monter une fois encore. (Oumhani, 1999: 150).

Son corps de femme est l'ennemi de Kenza. Depuis sa naissance, cette fillette est condamnée à son destin, incontournable, de femme. C'est à l'adolescence que le sort est jeté avec les premiers symptômes de féminité. Le refus de la nourriture et par la même occasion d'apprendre à cuisiner "Elle est incapable de se rappeler une seule recette et frémit à l'idée que Claire lui suggère de préparer un couscous." (Ouhmani, 1999: 101) semble une excuse pour effacer ce corps; si elle mange peu il restera mince et fragile (un corps de fillette) et elle passera inaperçue. Surtout pas de formes voluptueuses ni de vêtements clairs "Elle est raide et ressemble à une nonne, avec cette jupe droite qui n'en est pas une, ce pull sombre qui est trop ample" (Ouhmani, 1999: 108), Kenza de façon consciente se dissimule, cache la femme pour ne pas plaire, pour ne pas trop avoir à souffrir, pour disparaître aux yeux des hommes:

Ces stratagèmes inculqués dès le sortir de l'enfance pour traquer toute odeur venant d'elle, toute trace étant forcément honteuse... Malheur que cette vie de femme où l'on apprend à marcher dans la rue, sans détourner le regard, sourde à tout ce qu'on entend et qu'on doit faire mine de ne pas entendre. (Oumhani, 1999: 121).

C'est toujours son corps que l'héroïne veut punir lorsqu'il a éveillé le trouble chez un homme, c'est lui qu'elle hait, (elle qui est médecin au service d'urgence de l'hôpital du village!) Mais il y a une différence entre son corps qui par ses formes proclame son sexe et celui des patients qui n'est que la matière sur laquelle elle travaille. Son refus du corps entraîne le refus de l'amour, pour elle il n'y a que désir masculin et par conséquent punition féminine: corps de femme implique désir sexuel, mariage, et au bout la terrible conséquence qui attache la femme à jamais et que sont les enfants, mis au monde dans la douleur, le sang et parfois la mort.

Un homme et une femme, petite forme enveloppée de tissu à ramages [...] Son teint est terreux. Le sang rougit les plis de l'étoffe qui la couvre. Avec son odeur âcre, entêtante, se répand l'angoisse. Presque sans âge, elle vient de mettre au monde son neuvième enfant [...] La nuit se poursuit, avec la bataille menée sur le corps qui se défait, la vie se répand, comme l'eau du fleuve qui a perdu son lit. (Oumhani, 1999: 14).

La femme ne s'appartient pas, elle est l'objet de l'homme. Kenza a cru longtemps qu'en se détachant des autres femmes par ses études longues et brillantes (plus elles étaient longues, plus le temps passait, plus elle devenait une femme sans attrait...), elle passerait à travers le filet du mariage, c'était compter sans la tradition millénaire! Pourtant elle a tout essayé, toutes les ruses, toutes les stratégies, pour finalement tomber dans un désespoir sans fond:

Misère que cette vie de femme! Misère que ce corps chargé de toutes les hontes et de tous les devoirs. Elle est secouée par le dégoût. Des gestes qu'elle connaît si bien qu'ils sont une seconde nature pour elle ... Rentrer dans le bus et se coller le dos contre la paroi, en bloquant son sac devant elle, parce qu'il fait si chaud, parce qu'il y a ces mains d'hommes, moites, poisseuses, qui cherchent son corps pour le souiller rien qu'en le touchant à la dérobée [...] Malheur que ce corps de femme dont l'espace ne lui appartient pas, qui n'est qu'à eux, lorsqu'ils le décident. (Oumhani, 1999: 121).

L'amour qu'elle a entrevu à Paris, Kenza le chasse à jamais. Et malgré ses essais maladroits et bouleversants de faire plaisir à ses parents, ses fiançailles avec Sami sont de plus en plus difficiles à supporter. La nature est très importante dans la vie du personnage. C'est elle qui lui montre par son exemple ce qu'est la liberté. Sa grand-mère chez qui elle passait ses vacances scolaires en été, lui montrait la montagne, et l'initiait à la beauté du ciel et du paysage:

La montagne est son domaine et elle lui parle longuement des plantes qu'elles croisent sur leur chemin. Marjolaine, fenouil sauvage, thym, romarin...Ils ont chacun leur histoire et leur odeur rude et profonde. Kenza les connaît déjà et bondit à travers champs, devançant la perspicacité de Khadija. (Oumhani, 1999: 20).

C'est encore dans la forêt, près de Paris, que Kenza se sent soulagée du poids de sa vie. La nature a un effet tranquillisant, elle rejoint d'une certaine façon sa grand-mère. Là elle est elle-même, sans peurs et sans angoisse. Là tout semble simple parce que naturel, sans tabous, sans interdictions, sans arrogance. Ses problèmes se dissolvent dans la grandeur et le mystère, et les êtres humains sont tous égaux car si petits en comparaison avec l'immensité et la beauté du site!:

Kenza découvre le sous-bois et l'émerveillement des couleurs de l'automne qui métamorphose les allées, les perspectives pleines de clarté qu'exaltent les feuillages roux et dorés qui jonchent le sol où qu'ils se tournent.[...] Elle se sent bien, même si aujourd'hui ce qu'elle voit la déroute, même si ce qu'elle partage avec eux lui rappelle en même temps ce qu'elle ne peut faire, ce qu'elle n'a jamais fait. (Oumhani, 1999: 109-110).

Près de Benissa c'est la plage, la mer bleue et immense qui plaît tant au personnage. C'est là qu'elle va en famille pour une journée de plage et de soleil. Tous partent se baigner, elle se promène empêtrée dans ses longs habits et son foulard "Elle a pris ces habits pour se protéger de Jacques et d'elle-même. Elle les conserve ici, pour se soustraire à l'emprise de son entourage et mettre Sami à distance" (Ouhmani, 1999:154), elle marche le long de la grève, elle commence à réfléchir "Elle est saisie par l'angoisse que suscite la mer, cet élément qui la dépasse, par ce qu'il a de permanence même relative"

(Ouhmani, 1999: 155), c'est le début de la révolte. Face à l'immensité liquide, sa vie et ses contradictions sont tellement minimes et misérables à côté du spectacle de la nature (c'est toujours la nature qui agit sur elle comme un révulsif parfois, comme un calmant souvent) qu'elle se sent chavirer et perdre les pauvres repères auxquels elle s'accrochait si péniblement:

Elle croit y pressentir l'âme d'un lieu et une connaissance que celui-ci aurait d'elle-même et des siens [...] Cette mer qui l'a précédée, les a précédés, ce lieu d'âmes mortes où se sont noyés les échos de langues défuntes, où se sont lavés les blessures de guerres si lointaines que seuls les musées en ont gardé la trace... (Oumhani, 1999: 37).

Et plongée dans ces réflexions elle voit une bédouine qui, allongée dans l'eau et complètement vêtue, lui rappelle sa grand-mère et la réaction de la vieille femme lorsqu'elle l'avait emmené pour la première fois voir la mer. Khadija, faisant fi de ses amples vêtements, de ses lourds bijoux d'argent et de son âge s'était laissé aller dans l'eau, libérée, heureuse comme un enfant dans le ventre maternel:

Les pieds dans l'eau, elle reste debout, parcourue par l'étonnement et le plaisir [...] Assise dans l'eau, Khadija s'abandonne à des temps d'enfance et renaît à un autre élément. L'eau miroite autour d'elle, presque immobile, à peine ridée par l'onde d'un courant venu du large. Elle ne sourit pas, les yeux baissés vers les reflets qui ont subtilisé son corps, l'ont métamorphosé pour un autre séjour [...] Kenza regarde sa grand-mère savourer la fraîcheur, le visage détendu comme celui d'un enfant. (Oumhani, 1999: 37).

Ce souvenir de la grand-mère morte et son courage face à un élément qu'elle ne connaissait pas mais qu'elle sentait protecteur, (comme le liquide amniotique dans sa vie fœtale) déclenche chez le personnage une crise profonde. L'eau en faisant flotter le corps, un peu comme en état d'apesanteur, soulage l'être du poids non seulement physique, mais aussi psychologique. Enfin le corps est source de plaisir, et non plus d'angoisse et de malheur, le corps devient plaisir pur, presque sexuel. Kenza ne peut, ne veut lutter et enfin pour la première fois de sa vie, elle se laisse aller. La mer symbolique, purificatrice l'accueille, maternelle et puissante. Et Kenza en se dépouillant de ses vêtements se dépouille de tous les interdits, de tous les tabous:

Kenza fait glisser de la main le foulard qui lui ceint le visage et secoue ses cheveux au soleil. Ils boivent la lumière qui les caresse, s'y répand... Elle a retroussé sa tunique pour avancer dans l'eau jusqu'aux genoux. Puis elle s'arrête pour recevoir sa fraîcheur. L'eau l'encercle, elle revient, renouvelle cette approche sans fin, dénouant le cœur de toutes les tensions, comme la corolle d'une fleur séchée qu'il faudrait soudain ouvrir par la grâce de la mer. Tout semble si simple, à l'aube de l'histoire qui est devant elle et qui lui survivra. (Oumhani, 1999: 37).

En arrachant ses habits, un par un, en une succession d'images surprenantes surgies sous la plume vive et colorées de Cécile Oumhani, la personne apparaît dans sa vérité intrinsèque. Kenza est jeune, souple et jolie. Sa tristesse et les couleurs ternes qui la cachaient disparaissent pour qu'elle soit en harmonie avec la mer bleue et le soleil éclatant. Désormais ces couleurs seront celles de sa vie.:

Elle saisit d'une main le foulard qui est retombé sur son épaule et le jette loin d'elle dans la mer. Elle le voit se dissoudre dans l'eau semée des brasilllements du soleil. On dirait qu'il se consume avant de disparaître tel un vieil objet encombré d'une mémoire impure. Elle est maintenant envahie par le sentiment de ce qu'elle ne veut pas laisser, parce que c'est d'elle qu'il s'agit et de personne d'autre. Il lui semble que pour la première fois elle est vraiment en présence d'elle-même... [...] La tunique repose, amas informe sur le sable [...] Kenza s'élançe assoiffée d'eau et de lumière pour offrir son corps à l'étreinte de la mer. [...] Elle veut inhaler cet air saturé de lumière jusqu'à en perdre le souffle, mesurer chacun de ses muscles... (Oumhani, 1999: 156-157).

Réconciliée avec sa féminité, elle semble une prisonnière qui a brisé ses chaînes. La bataille ne fait que commencer, mais en paix avec elle-même, le personnage sait que ses forces seront exclusivement dirigées vers un seul but: sa liberté de femme qui refuse de se soumettre à la tradition séculaire "Et puis est-elle vraiment obligée d'invoquer le vêtement pour mettre fin à ses fiançailles?" (Ouhmani, 1999: 156). C'est par la découverte de son corps, abhorré auparavant, que Kenza savoure la liberté. Ce corps lui transmet le plaisir: plaisir de vivre, plaisir de ressentir, plaisir d'aimer et de s'aimer sans plus de blessures cruelles. Et c'est dégoulinante d'eau, le tee-shirt rouge trempé et collé au corps qu'elle sort de la mer, sous les yeux fascinés d'un homme qui la fixe ébloui et muet "Il contemple son corps... [...] Elle n'en ressent aucune gêne. Elle ne pense qu'à l'infini du ciel qui repose sur la mer, à ce destin qu'elle tient entre ses mains." (Ouhmani, 1999: 156).

Kenza est un personnage très attachant car il semble très réel. Cette femme, étrange et contradictoire, irrite et intéresse. La conquête de sa dignité de femme et son désir de liberté sont le leitmotif de l'ouvrage. Mais ce n'est pas à travers l'amour qu'elle va arriver à ses fins. C'est elle, elle seule, prenant exemple sur la nature, qui va réunir les forces suffisantes pour lutter. Pour cela il lui faudra d'abord apprendre à connaître et aimer son propre corps. C'est seulement grâce à lui, qu'elle a tant blessé, que Kenza pourra comprendre la vie, sa vie. Elle se prépare à la longue et dure bataille de la femme dans une société nord-africaine qui semble la réduire à un rôle secondaire. Admettre sa féminité, c'est aussi pour Kenza se réconcilier avec les femmes qui l'entourent et essayer de les comprendre et de les aider. Accepter d'être femme est le premier pas pour aider les autres femmes qui ont besoin d'elle. N'être plus sa propre ennemie, c'est déjà être capable de conquérir la liberté.